



# KARATÉ KID

PAR DICK TOMASOVIC

## PETITS SCARABÉES

↑  
Daniel-san (Ralph Macchio)  
dans *Karaté Kid* (1984)  
de John G. Avildsen.

« Avant, je me faisais frapper à l'école. Puis j'ai commencé le karaté... Depuis, je me fais frapper à l'école et au karaté. » La blague est connue. Elle circulait dans les clubs d'arts martiaux des années 1980, le vent en poupe grâce à un film-phénomène de société.



**RESSENTI PAR BEAUCOUP** de spectateurs comme un « moment de vérité » (premier titre français de l'œuvre), *KARATÉ KID*<sup>1984</sup> doit sa mise en scène épique à John G. Avildsen. Le cinéaste, toujours auréolé de l'Oscar remporté pour *ROCKY*<sup>1976</sup>, délaisse le ring pour les tatamis, mais continue de s'attacher aux figures de losers. Car c'est bien du côté des perdants que se situe cette franchise en puissance : deux autres films suivront, *KARATÉ KID : LE MOMENT DE VÉRITÉ 2* en 1986 puis *KARATÉ KID 3* en 1989, toujours réalisés par Avildsen, avec le même protagoniste godichon, avant qu'une fille, à problèmes évidemment, ne reprenne le flambeau dans *MISS KARATÉ KID* (réalisé en 1994 par Christopher Cain avec la jeune Hilary Swank). Un remake (Harald Zwart, 2010), avec cette fois-ci un (très) jeune souffre-douleur noir (Jaden Smith, le fils de Will) et un nouveau maître non plus de karaté mais de kung-fu (Jackie Chan, déplaçant la philosophie japonaise des premiers films vers une spiritualité chinoise), viendra ranimer cette fable de l'apprentissage. Pour être complet, il faut ajouter que des adolescents seront encore persécutés dans une série animée en 1989, puis, dernièrement, dans la web-série *COBRA KAI*<sup>2018</sup> sur Netflix. Ainsi, ce véritable monument du cinéma pop-corn des années 1980, et plus largement de la pop culture (voir les apparitions iconiques des acteurs dans leur propre rôle dans *HOW I MET YOUR MOTHER*<sup>2005-2014</sup>), semble conserver du répondeur, sans même parler de son influence sur nombre de séries actuelles pour adolescents. *KARATÉ KID* est l'archétype absolu du *teen movie* qui a transformé (et schématisé) le trouble adolescent en parcours initiatique héroïque. Porté par le tube de Bananarama *Cruel Summer* ainsi que par le charme solaire de la jeune Elisabeth Shue, le film allait donner, sinon du courage, un peu de réconfort à une génération d'adolescents penauds.

## LE COUP DU HÉRON



**TOUT COMMENCE** donc avec cet éternel jeune garçon (Ralph Macchio en lycéen à peine pubère alors qu'il a déjà près de 22 ans au moment du tournage du premier opus) qui tente de survivre en milieu scolaire et dont le visage poupon, porté par l'incroyable succès du film, deviendra

autant le nouvel emblème de l'adolescent américain moyen que celui de la détermination positive. Comment devenir le héros de sa vie médiocre? Comment connaître la gloire du lycée lorsqu'on s'est fait humilié devant la plus jolie fille de l'école? Comment enfin tenir la dragée haute aux tyrans musclés de la cour de récré? Le scénariste Robert Mark Kamen tire une intrigue de sa propre expérience puisqu'il s'était lui-même formé aux arts martiaux après avoir été agressé par une bande de mauvais garçons lorsqu'il était lycéen. Il avait découvert le style de karaté *Gōjū Ryū* originaire d'Okinawa, l'archipel étant l'un des grands berceaux des arts martiaux. Cette forme, comme le film en rendra compte, se distingue du karaté japonais, notamment par l'importance du transfert d'énergie lors des coups portés, par une plus grande proximité avec le corps de l'adversaire et peut-être, disent ses partisans, par une dimension plus philosophique, la pratique étant moins pensée comme un sport que comme un style de vie. Entretemps, le scénariste n'a pu ignorer le succès de *STAR WARS* et déroule son intrigue comme un rite initiatique au cours duquel se joue en lignes claires l'opposition de forces manichéennes. L'apprentissage du héros, Daniel LaRusso, basé sur la remise en question et la découverte incertaine de l'harmonie avec soi-même et le monde, n'est pas sans rappeler les errements du jeune et impétueux Luke Skywalker. Quant à Monsieur Miyagi, son apparence pour le moins inoffensive, ses méthodes d'entraînement inattendues et déconcertantes (« lustrer, frotter »), mais aussi sa sagesse zen non dénuée d'humour, l'inscrivent dans la même lignée que Maître Yoda. La filiation avec la saga *STAR WARS* s'étoffe encore lors du troisième volet, Daniel se laissant tenter par le côté obscur des arts martiaux, cédant à la peur, à la colère et à l'agressivité sous l'influence d'un nouveau *sensei* aux desseins maléfiques avant de retrouver le chemin de la paix intérieure grâce à Miyagi. Le rôle du maître s'est d'ailleurs consolidé au fur et à mesure de la franchise. Si « Daniel-san » est bien le héros incontesté du premier film, Miyagi se révélant un adjuvant de premier plan, l'univers du deuxième film quitte le monde impitoyable du lycée pour développer l'univers du vieux maître. LaRusso accompagne son mentor à Okinawa, au chevet de son père, mais sur l'île, en raison d'un vieux conflit irrésolu, les deux compères vont devoir affronter de nouveaux adversaires qui ne jurent que par la violence. Le film dépasse de peu l'exercice de transposition des situations (la scène finale de combat entre Daniel et le vil Chozen fonctionne comme un décalque du *climax* →



du premier film, le héros tentant même de reproduire la victoire par son fameux saut du héron) en donnant à Miyagi, à son passé et ses démons, une plus grande ampleur. Dans le troisième épisode, les protagonistes deviennent partenaires : ils ouvrent ensemble un magasin d'arbres nains, le bonsaï étant l'un des symboles forts de la franchise, incarnant les valeurs d'équilibre, d'apaisement et de résilience qui sont les grands enseignements de Miyagi (le bonsaï est karaté, dit le vieux maître). L'intrigue du film, sans grande surprise, mettra en difficulté leur amitié avant un nouveau rapprochement permis par la sagesse du maître. C'est ainsi très logiquement que MISS KARATÉ KID se passera totalement du personnage de Daniel pour recomposer une intrigue autour d'une nouvelle élève. Le film est à la gloire du personnage de Miyagi qui évolue quelque part entre le bonze exotique, le coach de vie et le grand frère. De fil en aiguille, le maître, qui pourtant évite les conflits et refuse de pratiquer le karaté à des fins offensives («*Bagarre nulle : il y a toujours quelqu'un qui se fait mal*»), se trouve de plus en plus régulièrement impliqué dans des scènes d'affrontements avec les mentors malveillants qui peuplent la franchise (les personnages de Kreese, Silver ou encore le colonel Dugan interprété par le cruel Michael Ironside, éternel et parfait salopard du cinéma hollywoodien). Cette évolution est pour le moins curieuse car ni le découpage énergique d'Avildsen ni la musique épique de Bill Conti (déjà à l'œuvre sur ROCKY) ne parviennent à dissimuler la faiblesse de ces scènes, l'acteur incarnant Miyagi n'ayant visiblement que trop peu d'affinités avec les arts martiaux... Noriyuki «Pat» Morita était un acteur de comédie, passé par le one-man-show avant de connaître la célébrité avec la série HAPPY DAYS<sup>1974-1984</sup> et de devenir l'une des premières vedettes nippo-américaines. C'est d'abord l'acteur fétiche de Kurosawa qui est pressenti, le légendaire Toshirō Mifune, mais sa prestation lors du casting apparaît trop austère. L'équipe mise alors sur la sympathie que dégage naturellement Pat Morita. Mission est confiée à Pat E. Johnson, chorégraphe responsable des combats du film, formé à l'école de Tang Soo Do de Chuck Norris, de développer une gestuelle simple mais facétieuse, à l'image du personnage, que l'acteur pourra assimiler sans trop de difficulté. À vrai dire, ni le style de Miyagi ni celui de LaRusso (qui est la plupart du temps en retrait et en difficulté) ne sont particulièrement flamboyants (au contraire du remake avec Jackie Chan et Jaden Smith, bien plus spectaculaire), le fameux coup du héron, qui donne la victoire finale à Daniel, constituant le rare moment saillant des scènes de combat.

## LE CRI DU COBRA



**C'EST DAVANTAGE DU CÔTÉ** des ennemis que la pratique des arts martiaux se fera impressionnante grâce aux qualités sportives d'acteurs comme Martin Kove (qui, fort de ses connaissances en karaté, jouait le *sensei* Kreese) ou William Zabka (Johnny Lawrence,



« IL N'Y A PAS DE MAUVAIS ÉLÈVES,  
SEULEMENT DE MAUVAIS PROFESSEURS. »

MONSIEUR MIYAGI



l'adversaire direct de Daniel, lutteur accompli), sans oublier tous les figurants du *dojo* Cobra Kai ou du tournoi final. La grande trouvaille de *KARATÉ KID*, créant une véritable rupture avec le cinéma d'arts martiaux des années 1970 et du début des années 1980, contrant les logiques de ses grandes stars comme Bruce Lee ou Chuck Norris, est de dévaloriser l'exhibition du geste, de ridiculiser la démonstration de force et de rendre obsolète l'ostension de la violence. La franchise, au-delà d'opposer le Bien et le Mal, fait surtout la distinction entre le mauvais karaté (celui des films et des compétitions, qui sert à assurer sa domination) et le véritable art martial qui est une philosophie de vie que l'on cultive précieusement et secrètement pour vivre en harmonie avec soi comme avec autrui. Comme l'explique Miyagi à plusieurs reprises, le bon karaté se trouve dans la tête et dans le cœur, pas dans le ventre. L'invisibilité ou la passivité des personnages est d'ailleurs souvent valorisée (Daniel se produit à la fête d'Halloween dans un déguisement de rideau de douche qui le met à l'abri du monde). Partant de ce principe, l'économie générale du film en termes de scènes d'affrontement prend un autre relief. La démonstration la plus claire de cet aspect a sans doute lieu dans *KARATÉ KID 3* où Miyagi se trouve contraint de s'opposer à deux *senseis* malfaisants, Kreese et Silver, qui surjouent les karatékas virtuoses tandis que Miyagi les domine en quelques parades à peine esquissées. La scène, bien que pataude et peu convaincante, intègre en son sein une réjouissante parodie des films de karaté en général et de Bruce Lee en particulier, le vieux maître, qui avait vu moquées ses origines asiatiques, renvoyant de manière narquoise à son adversaire une brève imitation caricaturale, gestuelle et sonore de la grande icône du kung-fu. Le bon karaté, tout comme la réussite et les exploits, doit se vivre discrètement. De ce point de vue, la série en cours *COBRA KAI* prend un point de départ intéressant en appuyant son récit sur les retrouvailles de Daniel LaRusso et de Johnny Lawrence (toujours incarnés par Macchio et Zabka) 34 ans après le tournoi final du premier film. Fidèle à l'esprit de la franchise, la narration va s'attacher aux losers : si Lawrence est en pleine dérive sentimentale, familiale et professionnelle, donnant à voir un saisissant portrait de bon à rien alcoolique et minable, Daniel affiche sans pudeur sa réussite sociale (il dirige une affaire de concession de voitures), axant sa publicité sur les tournois de karaté qu'il gagna jadis et offrant des bonsaïs comme cadeau commercial à ses clients... Au vu des valeurs de *KARATÉ KID*, les deux hommes, *losers forever*, ont tout oublié du karaté et de leur dignité. C'est à travers les apprentissages de nouveaux protégés, plongés dans les affres de l'adolescence, que les enfants d'hier se rêveront en mentors d'aujourd'hui, mesurant alors à quel point ils se sont perdus en chemin. Il leur faudra se souvenir des mots de Miyagi, qui résumant parfaitement les enjeux de cette franchise construite comme un éternel roman d'apprentissage : « *Il n'y a pas de mauvais élèves, seulement de mauvais professeurs.* » ●



↑ L'entraînement du jeune Daniel-san (Ralph Macchio) prodigué par son maître, Monsieur Miyagi (Pat Morita).



↑ Dans le remake sorti en 2010, le kung-fu remplace le karaté. Jackie Chan (M. Han) et Jaden Smith (Dre) reprennent les rôles de Pat Morita et de Ralph Macchio.